

CE QUE C'EST QU'UNE ACTRICE

PAR

LE BARON FRÉDÉRIC DE REIFFENBERG FILS.

Ce que c'est qu'une actrice. — Comment on devient actrice. — Monsieur le directeur. — Ces messieurs de la plume. — La joie de la maison. — Alma Parens. — Le mari d'actrice. — La femme de chambre de madame. — Le revers de la médaille.

PARIS
MICHEL LÉVY, FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
2 BIS, RUE VIVIENNE.

1856

CE QUE C'EST QU'UNE ACTRICE.

PARIS. — Typographie d'AD. DELCAMBRE ET COMP., 15, rue Breda.

CE QUE C'EST QU'UNE ACTRICE

PAR

LE BARON FRÉDÉRIC DE REIFFENBERG FILS

Ce que c'est qu'une actrice.—
Comment on devient actrice. — Monsieur le directeur. —
Ces messieurs de la plume. — La joie
de la maison. — Alma Parens. —Le mari d'actrice. —
La femme de chambre de madame. —
Le revers de la médaille.

PARIS
MICHEL LÉVY, FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
2 BIS, RUE VIVIENNE.

1856

CE QUE C'EST QU'UNE ACTRICE

I

> « Sous l'étendard de la folie
> « Fuyons les lois de la raison,
> « Car pour la fille de Thalie
> « Froide sagesse est un poison. »
>
> (JENNY VERTPRÉ.)

I

Qu'est-ce qu'une actrice ?

Voilà bien, sur ma foi, une épineuse et délicate question; question grave, complexe et fort difficile à résoudre; question qui exige les trois qualités que Danton demandait à l'homme d'Etat: de l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace!

Audaces fortuna juvat......

Juste ciel! voilà que je parle latin et je gage que vous allez me demander ce que cette spirituelle citation vient faire ici?

Eh bien, franchement je ne le sais pas ; — les actrices n'ayant pas la funeste habitude de consacrer leurs loisirs à la culture de la langue de Cicéron, mais bien à celle

de ce fruit éblouissant et splendide jeté par la discorde au beau milieu du bal que M. Pélée et Mlle Thétis donnèrent, le jour de leurs fiançailles, à tous les dieux de l'Empyrée.

Le lecteur le moins versé en mythologie devine que nous voulons parler de la pomme d'or.

II

Pour dire exactement et d'une manière complète ce que c'est qu'une actrice, il faut être implacable et méchant, et ne rien devoir même à certains critiques hebdomadaires — en fait de hardiesse de style et de dureté de cœur, deux qualités que nous prisons peu.

Mais être méchant envers les femmes ! Ah fi ! ah pouah ! comme le dit si bien Mlle Boisgonthier dans je ne sais plus déjà quel vaudeville oublié, — et qui a beaucoup gagné à l'être, du reste ; — être méchant envers les femmes, c'est être ingrat et injuste : il n'y a pas de roses sans épines, soit — mais il y a bien aussi des roses qui ont gardé le parfum suave et doux de leur céleste origine !

Etre méchant envers les femmes, enfin, c'est imprudent, car il y a des gens qui prétendent que *le mal qu'on dit des femmes vient, presque toujours, du mal qu'on n'a pas réussi à leur faire commettre.*

III

Comment donc définir les actrices, ces nymphes de bruit, d'argent, de luxe, ces filles de marbre — puisque le mot a été fait exprès pour elles — qui, loin de ressembler à la fabuleuse statue de Pygmalion le sculpteur

divin, ne sauraient jamais avoir un cœur pour l'insensé qui serait tenté de leur sacrifier sa vie.

Ecoutons le Gil Blas du théâtre : « Grande ou petite, « dit-il, spirituelle ou sotte, laide ou jolie, brune ou « blonde, une actrice est un être de tentation, de décep- « tion, de perdition et d'abomination. »

Je n'hésite pas à le dire, ce jugement est cruel ; Gil Blas avait probablement, ce jour-là, mal digéré une lecture malsaine de la dixième satire de maître Nicolas Boileau qui ne s'y connaissait guère, on l'avouera ; — c'était pour cause d'ailleurs.

Il est vrai que, comme la Miranda de *la Tentation*, nos demoiselles semblent formées du limon infernal ; on ne peut nier leur satanique origine en les voyant toutes mener à si bonne fin l'œuvre de tentation et de fascination— exécutée pour la première fois au paradis terrestre par Satan, leur trisaïeul, il y a quasi 6,000 ans, et répétée par elles, avec un succès toujours croissant, depuis la Théodora de Justinien jusqu'à la spirituelle et *facile* Sophie Arnould qui disait, en parlant de l'innombrable légion d'heureux qu'elle avait eu la bonté de faire : « *Ça leur fait tant de plaisir et ça nous coûte si peu!* »

IV.

Comme la cigale de la fable, l'actrice chante et joue, s'enivre des délices d'une joyeuse vie et dissipe follement les trésors de beauté que le dieu badin lui a dispensés ; — mais la bise ne la trouve jamais au dépourvu, car,

Fuyant Minerve pour Plutus,
Toujours sa règle favorite
Est qu'au théâtre les vertus
Ne font pas bouillir la marmite.

Excellente et profonde maxime, du reste.

V

Qui dit actrice dit courtisane.... et quelquefois pis. Une actrice, c'est une lorette avec l'intelligence en plus. —L'amour pour elle n'est pas exclusivement un moyen de devenir rentière.

Il en est plus d'une pourtant qui arrive à ce but et qui se fait appeler sur ses vieux jours Mme de Saint-Polycarpe ou de n'importe quel saint tout aussi majestueux et non moins imposant ; il en est même qui deviennent des plus béates et des plus dodues dames de charité de ce temple païen qu'on est convenu d'appeler la Madeleine.

Que voulez-vous ? notre siècle d'avarice est bien maudit ! — et puis les bonnes traditions se perdent si vite par le temps qui court !

Je sais une énorme grande coquette de l'un de nos principaux théâtres de genre, qui, à force de princes russes, de milords anglais et de banquiers français, se voit maintenant à la tête de la somme rondelette de trois cent mille livres, — en or tout battant neuf.

Les actrices ont rarement du cœur, quelquefois de la bonté, souvent de la gorge et toujours un aplomb magnifique dans les circonstances les plus difficiles de la vie : il y en a même qui ont du tempérament.

VI

Etes-vous banquier?

Etes-vous en mesure d'endosser le proverbial habit vert-pomme de l'agent de change?

Prenez garde! ne risquez jamais un pied téméraire sur les planches de n'importe quel théâtre!

Fuyez les coulisses! les fantaisies coûtent gros dans ce pays-là!

Vous avez entendu parler du tonneau sans fond des Danaïdes; je vous le dis en vérité: rien ne ressemble plus à ce tonneau qu'une actrice!

Oh! vous serez bien reçu! et l'on vous dira comme à Pomponney de *la Jolie fille du faubourg* :

« Monsieur est banquier, j'aime beaucoup cette profession. »

VII

Je pourrais m'écrier ici avec le poëte: Hélas! que j'en ai vu d'amis anthropophages qui, non contents de dévorer — même tout vifs quelquefois — leurs oncles et leurs tantes, ont encore sacrifié leur postérité sur l'impur autel de Thalie ou de Terpsichore!

Combien de mons du négoce, en non-activité de vol à l'endroit de leurs pratiques, ont vu fondre leur commerce d'indiennes, de mousselines ou de pruneaux, sous les dents blanches de ces séduisantes bayadères, comme la neige au retour du soleil.

Tudieu! quel royal appétit, mesdemoiselles! on ne dira pas que vous y allez de main morte. Que vous faut-il pour dissiper le fabuleux capital de M. Plutus?

Un sourire... moins quelquefois.

VIII

Fuyez le théâtre, vous tous, dandys lancés à toute vitesse sur le rail-way de la ruine et du déshonneur ; — gros adorateurs du veau d'or, — banquiers qui ne perdez votre bêtise originelle que devant un sac d'écus! fuyez le théâtre!

Si, malgré mes sincères avis, vous persistez à explorer ce monde plus fécond en roueries et en méfaits clandestins que le demi-monde peint avec tant d'esprit par l'auteur de la *Dame aux Camellias*, je vous le dis en vérité, Clichy vous attend.

Fuyez-le aussi, vous qui n'êtes riches que d'amour — triste richesse en ce pays-là.

Arrière, vous, pauvres diables, ignorants du train de vie que l'on mène à Cythère!

Point de milieu entre ces deux cruelles alternatives : on est pris au gousset ou frappé au cœur. Car, ainsi que le disait dernièrement dans une ode énergique notre féal et amé collaborateur et confrère, Eugène Berthoud :

Car, — Paris a sa courtisane,
Vampire toujours altéré,
Monstre qui bave et qui ricane
Sur ce que l'âme a de sacré ;
Démon qui, — sa rage assouvie, —
Livre sa victime au remords
Et la rejette dans la vie,
Le corps épuisé, — le cœur mort!

Avis aux amateurs de l'éternel printemps, de la peau

si blanche et des lèvres si vermeilles dont jouissent ces dames...., aux quinquets !

Au théâtre, l'amour ne se fait pas avec des billets doux, mais avec des billets de banque.

Ah ! mesdemoiselles, que ne portez-vous toujours des gants : ils cachent les ongles, — j'allais dire les griffes.

Pauvres petites chattes ! l'amadou n'est pas si inflammable ! Leur cœur, — certains critiques misanthropes prétendent qu'elles n'en ont jamais eu que la place, mais je me réserve de débattre cette grave question dans trois gros volumes in-octavo en collaboration avec l'aimable auteur des *Mémoires d'un bourgeois de Paris*, qui m'a tout l'air d'être fort expert en cette matière ; — leur cœur, disais-je, est vite pris, car dans les amours de coulisses, si les prologues durent trop, on quitte la salle ; — notons en passant que les spectateurs bienveillants s'endorment.

IX

Elles n'aiment pas l'amour en souliers éculés et en habit râpé, et le physique les préoccupe médiocrement.

J'en donne pour preuve le dialogue suivant sténographié, non loin de l'Académie impériale de musique :

— Tiens, Zélie, tu vois ce bossu...

— Qui ? ce vilain petit monstre contrefait. Est-ce Quasimodo ou Polichinelle ?

— Ah ! ma chère, je l'ai vu hier en équipage au bois,..... il était magnifique.

C'est encore une actrice qui répondait à un Crésus Brabançon, lequel avait passé la nuit à lui expliquer des choses qu'elle connaissait déjà depuis longtemps — et

qui, épanoui comme un paon faisant la roue, promettait une seconde visite :

— Monsieur, vous êtes donc bien riche ?...

De telles femmes ne vous demandent pas l'aveu de votre tendresse, mais l'énumération de vos biens.

X

L'actrice tient quelquefois à sa réputation ; il y en a même qui sont *bégueules*, mais ce sont des exceptions qui confirment la règle, et trop rares pour qu'on soit tenté de les prendre au sérieux.

Et puis cette austérité d'emprunt ne les prend qu'après maintes folles prouesses.

Elles font de nécessité, vertu.

Ainsi Marie-Anne Cupi ou Cupis de Camargo, après avoir été la reine la plus capricieuse et la plus folâtre de ce XVIIIe siècle, à la fois si pédantesque et si frivole ; — je demande pardon de ce jugement téméraire à l'auteur de *Moderne et Rococo*, à mon excellent ami Paul Auguez, nous avons tous les deux d'irréfutables raisons pour soutenir, lui le pour et moi le contre ; — donc Marie-Anne Cupi ou Cupis de Camargo, après avoir excellé dans la royale et l'entrechat coupé (sans frottement) mourut, en odeur de sainteté, loin des marquis fringants et des petits abbés de cour qui avaient salué son règne, — avec le scrupule tardif et froid de la pécheresse qui s'amende.

La célèbre tragédienne Clairon, à la fin de sa carrière, lorsque de son aveu — « *elle n'était plus qu'un être triste et déplorable, l'ombre d'elle-même,* » — singe la prude à

principes ; après avoir mené la plus joyeuse vie, elle pousse la plaisanterie jusqu'à vouloir, comme le disait la spirituelle et mordante Dumesnil, en raillant ce travers de vieillesse, «*être jetée en bronze comme Artémise, Pénélope et la première Agrippine* ! »

Voici, en effet, les quelques grains d'encens que Mlle Clairon brûle en son propre honneur dans des mémoires dont l'inconstance contemporaine n'a pas encore perdu le souvenir.

« J'ai pu résister quinze ans de suite aux instances, « aux prières de l'homme le plus séduisant de la nature « et le plus cher à mon cœur pour n'écouter que la voie « (ou la voix, en admettant que Melpomène cultivât le « vulgaire calembour) de l'honneur et du devoir. »

Ces mots d'*honneur* et de *devoir* sont d'un effet assez plaisant.

Cela me rappelle la veuve Romarin qui, ne pouvant se consoler de l'absence de son amant infortuné César Miroton, a enterré quatre maris légitimes en l'attendant.

XI

Parfois, comme dans la *fausse conversion* du poëte d'Albertus et de la comédie de la mort, l'actrice se prend d'une belle passion désintéressée, elle ne demande qu'une chaumière pour y loger un cœur. Mais il arrive nécessairement que, les chaumières étant très-désagréables à habiter, — notre maître Théophile Gautier même les peuple d'araignées et de crapauds, — un beau jour vient où l'amour grelotte au coin d'un foyer où la bûche manque, le bonheur est au-dessous de zéro, comme le

baromètre,—l'ennui frappe à la porte, et c'est un vieux monsieur qui entre.

Car l'actrice comme toutes les filles qui se vendent — c'est-à-dire qui vivent de leur corps (qu'on nous passe cette expression que Diogène le Cynique nous eût enviée), l'actrice a aussi son vieux monsieur, bipède hideux de vétusté à qui elle a le bon esprit de ne laisser que l'inappréciable privilége de payer les œufs qu'elle se fait un plaisir de casser avec d'autres, et, par Hercule, ce n'est pas moi qui l'en blâmerai.

Je suis assez de l'avis de ce rôdeur de coulisses qui disait que « celle-là même ne comprendrait pas la vie d'artiste qui ne rétablirait, avec le système des infidélités et des caprices, la balance d'ennui et de dégoût qu'il lui faut supporter avec ce vieux galant suranné.

Un baiser d'amour — en cheveux blancs! — cela fait horreur!

Le budget de l'actrice étant trop mince, quels que soient ses appointements, — pour suffire à ses dépenses les plus strictes, — sans même lui supposer des goûts de folies et de dissipations, le vieux monsieur est un meuble indispensable dans le mobilier de l'actrice. Seulement il faut rendre à l'actrice cette justice qu'elle comprend tout ce qu'il y a d'ignoble et de honteux à cet infâme assemblage de cheveux gris et de cheveux blonds, à ce rapprochement sacrilége d'une vieillesse flétrie et d'une jeunesse en sa fleur, en cette incroyable union de la laideur et de la beauté!

Aussi font-elles porter à ces piteuses cariatides un pesant édifice de railleries et de sarcasmes.

La petite Lacour, raconte Chamfort, traitait ainsi le

duc de La Vallière; elle lui ôtait son cordon bleu, le mettait à terre et lui disait : « Mets-toi à genoux là-dessus, vieille ducaille ! »

N'est-ce pas le cas de s'écrier avec Gresset :

Des protégés si bas, des protecteurs si bêtes !

La vieillesse sainte et grave est la plus solennelle image de la divinité sur la terre, honte à ceux qui vont prostituer les dernières années qu'il leur reste à vivre, dans le boudoir d'une courtisane !

XII

A ce propos quatre vers me tombent sous la main, — une trouvaille littéraire plus que séculaire déjà,— ces quatre vers-là me prouvent une chose incontestable, — c'est qu'en 1719 les vaudevillistes valaient bien les vaudevillistes d'à présent et qu'ils tournaient au besoin le couplet avec une finesse et une grâce que leurs vaniteux successeurs n'ont pas encore retrouvées :

Quoique le cœur d'une coquette
Ne soit jamais bien verrouillé,
Un vieux galant, s'il ne l'achète,
N'en peut jamais trouver la clé.

(Fuzelier.)

Là, franchement, le sieur Fuzelier ne peut-il lutter avec avantage contre l'inépuisable M. Scribe ?

O vieux temps évanouis ! qui nous rendra les gais compères du vaudeville et de la vieille chanson, qui buvaient du sec et du doux tout le long du jour ! Qui nous rendra Olivier Basselin, le joyeux convive, et ses ému-

les Thomas Sonnet et maître le Houx, tous gars avantageusement connus des vaux de Vire aux vaux de Bures!

Bon une escapade dans les champs sans limites des digressions — je rentre en plein dans la question, messieurs.

XIII

Il ressort clairement des démonstrations précédentes que l'actrice est quelque chose de moins bête que les courtisanes vulgaires, mais qui, néanmoins, fait l'amour au tarif!

L'actrice qui se passe la fantaisie de vous le faire à crédit coûte encore plus cher que les autres, — une repartie finement décochée de Crébillon le tragique, trouve son application directe ici.

Une nymphe de coulisses, célèbre par les désagréments intimes dont elle comblait les imprudents qui lui devaient un bonheur ... cuisant, demandait malicieusement au rival de Voltaire après la chute de *Xercès* — tragédie où tous les personnages mouraient, — la liste des morts. — Oui, Mademoiselle, répondit Crébillon, si vous me promettez de me donner après la liste de ceux que vous avez blessés.

On pourrait nous objecter Adrienne Lecouvreur payant les dettes de Maurice de Saxe, Raucourt prodiguant l'or aux églises, et Clairon se ruinant avec le peu délicat comte de Valbelle.

Oui, mais quelle était l'origine de ces fortunes? Rhodope, la courtisane antique, a bien élevé un temple ma-

gnifique avec la dépouille de ses amants. Ce qui vient de la flûte retourne au tambour.

Pourtant nous donnons un conseil à la générosité de ces dames ; un baiser est une aumône, il ne s'agit que de bien choisir ses pauvres.

XIV.

J'ai dit tout à l'heure que l'actrice était moins bête — qu'on me passe la crudité de l'expression — que les courtisanes vulgaires : qu'on ne s'imagine pas que je professe une admiration folle pour l'esprit des actrices ; il est bien entendu que l'éducation est un luxe inutile dont nous ne parlerons pas.

Hippolyte Clairon, qui s'environne d'un grand attirail scientifique, exige du comédien la connaissance approfondie(1) *de la danse et de la chorégraphie* (cela sert énormément à un tragédien, comme vous savez), *une teinture*(2) *du dessin ; l'étude de la langue, de la géographie, de l'histoire, de la fable et de la littérature.* Un de nos amis, mylord B***, y joignait la boxe et la savate.

Du reste, Clairon comprend l'anatomie dans son répertoire varié de connaissances inutiles, heureusement le nombre est petit qui suit ses conseils; les actrices sont avant tout,—n'en déplaise à certains panégyristes,—plutôt des femmes de plaisir que d'étude; Clairon elle-même ne disait-elle pas à une dame qui regardait son portrait : « *Vous voyez là une demoiselle qui s'est bien divertie.* »

(1) *Approfondie* est joli.

(2) *Teinture* est d'un effet ravissant.

XV.

Plus heureusement encore pour le cœur humain, sinon pour la morale, il est encore, parmi ces dames, des filles insouciantes et dédaigneuses de la richesse, — joyeuses effrontées qui, elles au moins, ne sentent pas battre un cœur juif dans leurs poitrines, qui livrent leurs têtes à toutes les caresses et leurs lèvres à toutes les bouches — sirènes mutines qui savent porter au besoin la modeste robe d'indienne et qui se laissent prendre la taille par le premier amoureux de bonne mine qui leur tombe des nues, tout comme s'il était le présomptif d'un duc et pair ou secrétaire d'ambassade de première classe!

Mais arrière celles qui *badinent* avec le pompier de service et qui *plaisantent* avec le machiniste! cela se rencontre pourtant ailleurs qu'aux Funambules:

Horresco referens!

XVI.

Parlons un peu de l'actrice *sage* qui vient à la répétition avec sa broderie et qui foudroie d'un : *Monsieur, laissez-moi tranquille!* les galants propos du 3e comique.

Une vertu au théâtre! Où, diable, la vertu va-t-elle se nicher? me direz-vous. —Oh! lecteurs, rassurez-vous, ces vertus-là ne sont que des demi-vertus ou des tiers de vertu tout au plus, et d'ailleurs pour une *Elise* on trouve cent *Phrynées*, et une Pénélope dramatique est la chose du monde la moins aisée à rencontrer.

A d'autres la besogne difficile de chercher l'or enfoui dans le fumier d'Ennius.

XVII.

Du reste au théâtre on est indulgent, très-indulgent. *On n'y est pas déshonorée pour avoir un peu trop aimé*, comme le disait M. de Nérac à Mlle Mars.

Boissi, dans sa comédie des *Etrennes* ou la *Bagatelle* représentée le 19 janvier 1733, a dit avec raison :

Que de coulisse une tendre princesse
D'un riche amant écoute la tendresse,
Lui vende cher ses sons flûtés et doux,
Le cas n'est pas rare chez nous.

Michel Morin, un frondeur du siècle dernier,—homme au style vertueux, mais lourd, — dit que « le théâtre est un vaste bazar où l'on étale des marchandises de tout prix. »

Heureux qui évite les piéges de la folle enchère ! Heureux celui qui connaît les actrices comme elles se connaissent elles-mêmes ! car elles ont aussi leurs moments de franchise, — alors elles se rendent complétement justice.

Ainsi, voici comme Clairon raconte sa retraite du théâtre :

« La réprobation de l'Eglise, le ridicule d'être Français « sans jouir des droits de citoyen, le silence des lois sur « l'esclavage et l'oppression des comédiens, m'avaient « trop fait sentir la pesanteur, le danger et l'avilissement « de mes chaînes, pour que je consentisse à les porter « plus longtemps. »

Il faut dire que ces stupides préjugés n'existent plus aujourd'hui et l'on peut s'écrier avec Voltaire :

Nul art n'est méprisé, tout succès a sa gloire.

XVIII.

Il ne faut pas oublier non plus que Clairon est la femme aux grandes phrases et aux périodes dramatiques : elle écrivait comme elle parlait au théâtre.

Ecoutons une muse moins portée à exagérer les difficultés de la position de comédien, — une reine à qui tout a souri soixante ans, Mlle Mars : « Ah ! disait-elle « à Madame Duvernois qui voulait que sa fille entrât au « théâtre, y pensez-vous ? Quoi, Marie au théâtre ! quand « vous êtes riche, quand vous avez une dot à donner à « votre fille, quand vous pouvez en faire une HONNÊTE « FEMME en la mariant à un honnête homme ? »

Précieux aveu !

Ne devrait-on pas faire lire cela aux malheureuses jeunes filles dont les dix-huit ans ne craignent pas d'affronter la rampe et de mendier les insipides bravos d'un public blasé.

Pour elles le théâtre est le tombeau du cœur ; pour nous, il est le tombeau de la fortune.

XIX.

L'actrice n'a pas de constantes amours : elle est infidèle par tempérament et volage par caractère ; quel est le lien qui l'unit à celui qui paye ses complaisances ?

Un plaisir dépravé, qui ne dure pas seulement le temps de la réflexion.

Une fille d'opéra disait : *Je ne comprends pas l'infidélité, je ne comprends que le changement.*

XX.

— C'est cependant à votre intention, disais-je, il y a quelques années, à une de ces dames, qu'il serait juste d'accompagner en faux bourdon ce diable d'Arouet quand il crie sur les toits cette désolante vérité :

On risque, hélas ! dès qu'on quitte sa belle,
D'être trompé deux ou trois fois par jour.

— Voltaire est bien bon, — répondit-elle en riant aux éclats et en donnant à cette phrase une signification que vous comprendrez facilement.

— Ah ! Mademoiselle, que Fuzelier avait raison :

Il est peu de ces cœurs fidèles
Dont un amant seul a la clef.

— Monsieur, vous avez l'intelligence des vieux auteurs à ce que je vois, — eh bien, rappelez-vous ce vers de Boissi...

— D'Anglas ?

— Mauvais plaisant... je suis savante, allez... de Boissi tout court.

— Et quel est ce vers ?

...La fidélité fait les plus sottes femmes.

Un impertinent aurait pu lui répondre : — Vous n'en

êtes pas une preuve; et jamais réplique ne serait tombée plus à propos dans une conversation, — on en conviendra ; — je m'abstins et dis à ma belle interlocutrice :

— Mademoiselle.... en vérité... vous professez des opinions si avancées que vous me dépassez sinon de la tête... mais du cœur.

— Ah çà, reprit-elle, quelle idée vous faites-vous d'une actrice ?

— Une actrice, c'est un être de déception.

— Peste ! c'est joli ce que vous dites là, fit-elle en fronçant légèrement un sourcil (peint).. mais vos raisons ?

Je m'installai commodément dans mon voltaire et commençai le *speech* suivant :

— Mademoiselle, voici la biographie de Mlle Dumesnil par Dussault.. là sur mon bureau... j'y lis que Clairon par la combinaison savante de ses attitudes pleines de noblesse, de hauteur et de dignité, par le prestige d'un maintien profondément calculé, s'élancait en quelque sorte hors du cercle des proportions où la nature l'avait renfermée. »

Ceci ne prouve-t-il pas que l'actrice est un être de déception ? Remarquez, — je vous prie, — que j'aurais pu prendre mille et mille sujets qui prêtassent beaucoup plus à la satire... ainsi je vous fais grâce des formes mensongères, du teint rose fabriqué, des faux ceci, ... des faux cela...

— Luxe que se payent parfaitement les plus nobles duchesses, interrompit ma terrible ennemie.

— Oui ; mais, mademoiselle,... et les beaux sentiments, les dévouements sublimes qu'une ingénue affiche sur la scène ... elle en rit à la ville et rougirait de ne pas pro-

clamer bien haut qu'elle ne comprend rien du tout aux sensibleries qu'on lui a fait débiter la veille.

— C'est vrai, fit-elle effrontément.

Je la saluai... et repris...

— Le théâtre du reste ne vit que d'illusions. Les marquises pimpantes et poudrées de Louis XV s'écriaient en voyant jouer Lekain : *Qu'il est beau!* et Lekain n'était rien moins que très-laid; il s'élevait à la beauté à force d'art...

Je m'arrêtai court : mon auditrice fredonnait :

On gagne plus sous le masque
Qu'à visage découvert.

— Voyons, reprit-elle, vous bavardez depuis une heure et vous n'avez pas encore dit votre pensée sur nous..... je veux une définition... Qu'est-ce qu'une actrice, selon vous ?...

— Puisque vous me demandez ce que c'est qu'une actrice, chère demoiselle, je n'entrerai pas dans les subdivisions et je ne me déciderai pas à individualiser, car il y en a trop d'espèces :

L'actrice de bon ton, et l'actrice de mauvaise compagnie;

L'actrice qui jure et celle qui parle la bouche en cœur;

L'actrice qui se vend et celle qui achète;

L'actrice qui rit et l'actrice qui pleure;

L'actrice qui danse et l'actrice qui chante;

L'actrice qui damne et l'actrice.....

— Et cætera, passez.

— Tous ces types divers ont été étudiés; les actrices se ressemblent si peu, qu'il y a même une hiérarchie dans le

monde des théâtres; ainsi on disait les dames de la Comédie Française, les demoiselles de la Comédie Italienne, et les filles de l'Opéra.

—Avocat, au déluge!... Qu'est-ce qu'une actrice?

— Une actrice, c'est un chef-d'œuvre de grâce et d'élégance tant qu'elle a son masque...... Je ne dis pas cela pour vous, mademoiselle, qui ne confirmez ma règle qu'en ce que vous êtes une heureuse exception: — mais vous n'ignorez pas que Clairon évitait de se montrer à la ville pour qu'on ne s'aperçût pas de sa petite taille.

— Mais éternel discoureur!... à la question.... Qu'est-ce-qu'une actrice?

— Qu'est-ce qu'une actrice?... Ma foi, mademoiselle, c'est quelque chose de sémillant, d'agaçant, de turbulent, de séduisant! c'est une femme susceptible (pardonnez-moi l'expression) d'ôter son bas et sa chemise avec la même grâce qu'elle ôte son gant: ... c'est une femme enfin qui s'habille d'une feuille de rose et d'un nuage de tarlatane.

L'actrice à qui je parlais éclata du rire le plus franc que j'aie jamais entendu, vint à moi et me dit:

—Vous n'y êtes pas, mon cher poëte, une actrice c'est une femme qui a ordinairement plus de rentes que de mœurs, et plus d'amants que de rentes...

Sur ce, je m'éclipse... le petit duc m'attend dans le salon, tandis qu'un grand flandrin de rimeur évaporé m'espère dans mon cabinet de toilette.

Au revoir et que Dieu vous ait en sa sainte et digne garde!

II.

COMMENT ON DEVIENT ACTRICE.

I.

On a seize ans, les dents blanches, les yeux bleus, la peau blonde et les cheveux noirs;—on a un tablier rose et l'on est couturière;—inutile d'ajouter que l'on a une taille bien prise, une gorge arrondie par l'amour,— et pas d'amoureux.

On rêve!... Par son treillis on passe furtivement son museau chiffonné.... On suit longtemps des yeux Mlle Marco que vous connaissez, laquelle passe en grande toilette, et dans une fringante calèche; — on soupire.

On est chez Mlle Célestine Grapin, marchande de modes, — qui enseigne autre chose encore que l'art de faire des robes et des corsets;— on y reçoit des exemples et des conseils qui ne brillent précisément pas par ce que la moralité a de plus pur; on gagne de 20 à 30 sous par jour... l'on se croit honnête!

On s'ennuie... N'a-t-on pas été la veille au spectacle avec la savante Zizine ornée de son petit cousin ?—On y a vu des femmes éternellement jeunes, toujours belles, qui couchent au milieu d'un océan en raccourci de soie et de velours, qui se couvrent de dentelles, qui font tout le jour l'amour en ville, au profit d'une foule incalculable d'adorateurs. Lequel exercice fatigant ne les empêche pas de se faire adorer le soir par les ducs, les princes et les capitaines de frégate de la facture de M. Scribe. —Comme c'est amusant!

Et puis l'actrice est quasi une grande dame, elle a un carrosse et des *gens* qu'elle appelle des *gensses!*

La pauvre enfant n'a plus mademoiselle sa mère, sage et vertueuse femme, qui, forte de sa vieille expérience, lui aurait montré le réveil après le rêve, la réalité après l'illusion ; et sa seule ambition est de devenir comédienne.

[illegible]ite dans sa chambrette les tirades qu'elle a dévorées ; elle essaie sa voix, — sa voix fraîche ! — Elle monte jusqu'au *sol* aigu tandis que Mlle Aglaé, — actrice en vogue d'un de nos meilleurs théâtres de genre, — ne va pas jusqu'au *fa;* et un espoir furtif se glisse dans son cœur, lequel ne se gêne pas pour vous l'avouer en son langage, quand une main audacieuse l'interroge.

II.

Comme si ce n'était pas assez de tous ces préliminaires, on a le malheur de faire la connaissance d'une jeune première du théâtre impérial du Luxembourg, laquelle

vous fait une peinture aussi érotique que séduisante du théâtre et des moyens faciles qu'on a d'y arriver: « Mlle ** était blanchisseuse, Mlle *** autre chose, Mlle **** encore pis. »

On a, en outre, l'incomparable infortune de faire la rencontre d'une vieille ouvreuse de loges qui flatte vos désirs secrets, car les limaces ne s'approchent des roses que pour baver dessus, comme le dit Jules Sandeau dans un style infiniment trop pittoresque, et les vieilles femmes sont toujours les mauvaises conseillères de la jeunesse.

Bref, on finit par entrer dans le monde par la porte basse du théâtre, selon l'expression spirituellement profonde de Jules Janin, notre maître à tous!

Pauvre enfant, qui a voulu des robes lamées d'argent, des perles dans les cheveux et des émeraudes au cou! Pauvre enfant,—crédule et naïve,—qui a envié la beauté peinte des femmes toujours jeunes, sans se douter qu'un bleu corrosif leur a enlevé leurs fraîches couleurs, et que ses joues, à elle, si roses aujourd'hui, deviendront livides comme celles d'une trépassée !

Pauvre enfant, à qui nul ne vient dire: L'incarnat velouté de ton front pur disparaîtra pour ne plus revenir, —quand tu auras respiré quelques mois... quelques jours, cet air nauséabond d'huile à quinquet; tu brises insoucieusement ta blanche couronne de sainte et de travailleuse, pour une couronne de roses que le temps fera d'épines!... Et un jour, peut-être, quand tu jetteras un regard sur ta vie passée, si candide et si innocente, ce regard sera empreint d'un regret et d'une tristesse indéfinissables !—Preuve éloquente des faux bonheurs et des

véritables joies que ce regard-là. — Pauvre enfant ! quand ta dernière illusion sera condamnée par défaut au tribunal de ta raison, tu diras en soupirant, qu'il valait mieux chanter pour quelques amis dont les cœurs battent la mesure, que pour un public qui ne bat que des mains.

III.

Oh ! que notre charmant poëte, Alfred de Musset, avait bien raison quand il disait :

Hélas ! c'est un fait, Mariette,
Te voilà maintenant solitaire et muette ;
Tous ceux qui, l'an dernier, t'ont bâti des palais,
T'enverront demander ton nom par leurs valets.

IV.

Il y a de faciles jeunes filles — beaucoup moins intéressantes — qui ne se mettent au théâtre que pour être en montre et tirer le plus avantageux parti de leur figure.

Celles-là, parce que le travail des mains répugne à leur paresse innée, préfèrent jouer les ingénues et signent, avec un directeur quelconque, un engagement superbe, moyennant lequel on joue tous les soirs sans toucher un rouge liard d'appointement.

N'a-t-on pas les avant-scènes pour compensation ? disait, à ce sujet, un acteur célèbre, devenu directeur d'un de nos premiers théâtres.

Quelquefois elles ont un salaire, mais si minime qu'il sert à peine à rémunérer les services de leur femme de

chambre; — mais, à part ces mesquines considérations, l'actrice peut se produire devant ceux qui marchandent ses sourires, et l'impressario a engagé une jolie fille, sans talent, c'est vrai, mais qui ne remplit pas trop mal quelques rôles insignifiants.

C'est ce que J. Arago appelle une spéculation en partie double.

V.

Les actrices dont nous parlons ont le minois agaçant, sablent le champagne et naissent avec l'instinct de la truffe et du foie gras; elles jouent après une orgie chez Beaurain ou chez Verdier ;—elles sont alors d'une gaîté folle, rient avec le souffleur, ajoutent des mots à leurs rôles et.... le public applaudit. Constatons, en passant, qu'il n'a rien à faire de mieux.

Dans un opéra comique de Fleury, joué à la foire Saint-Laurent en 1726, il y avait ce refrain :

« Un petit moment plus tard,
« Si ma mère fût venue
« J'étais, j'étais.... perdue! »

Une jeune actrice qui chantait ce couplet avait la déplorable coutume, aux répétitions, de substituer — par une plaisanterie qu'on trouvait charmante en ce temps-là,—à ce mot *perdue* une rime grenadière dont l'énergie lui plaisait; la force de l'habitude lui fit prononcer la malheureuse rime à la représentation! Les dames sortirent précipitamment de leurs loges, tandis que le public polisson applaudissait à outrance ; l'actrice ouvrait de grands yeux, — étonnée qu'on fît tant de bruit

pour peu de chose ; mais elle fut bientôt invitée par un exempt à le suivre à Saint-Martin.

L'actrice surnuméraire a quelquefois encore de ces petits écarts;—et pour ma part j'en ai entendu qui valaient bien ce que j'ai rapporté là.

Quand l'actrice au rabais ne séduit plus le moindre vieux gants-jaunes, elle achète un parapluie et des socques hydrofuges et devient femme de ménage d'un garçon sur le retour.

VI.

Ce n'est pas seulement à Paris et en province que les jeunes filles sont séduites par le démon de la comédie, — cela se voit même au village.

Ainsi, on a une mère cabaretière, à l'enseigne du *Lapin qui tire au pistolet*, on est brunette et on a des escarboucles qui remplacent avantageusement les yeux que la nature a départis aux filles de l'endroit ; on sent qu'on n'a pas une de ces vocations irrésistibles pour rincer des verres et laver des assiettes;— un jour de foire, une troupe de saltimbanques poudroie à l'horizon.... Elle fait sa triomphale entrée avec l'approbation de *môssieur* le maire.... La grosse caisse d'épouvanter les échos des alentours, et les flûtes d'y mêler leur ramage, rien moins que mélodieux. Par Mahom! Qu'est-ce que tout ceci? est-ce la cour du roi Pétaud ? — Point; vous n'y êtes pas, bonnes gens... C'est maître Alcofribas, dit le grand Zozo du Nord, lequel par la voix — non du canon,—mais d'un paillasse atrocement grimé et plus mal attifé encore, vous annonce pompeusement qu'il va offrir à l'honorable *sociliété* venue des quatre coins du village

pour voir les comédiens ordinaires de S. M. l'Empereur et sultan du Maroc et des îles Moluques, une *rrreprré-sentation* fantastique.

I.— Du saut mortel et du saut de tremplin par l'écuyer Plume-patte dit le Désossé, lequel n'est pas un sot quoiqu'il en exécute fréquemment.

(Grosse caisse et trompette.)

II.— Séance de prestidigitation par le magicien Blaginski qui escamotera, sans que personne y voie autre chose que du feu,— un oison plumé, image frappante des spectateurs à la sortie du spectacle.

(Cymbales et hautbois.)

III.— La Tour de *Nèfles*,—grand drame dont on a supprimé les personnages parlants pour la commodité du public et la clarté de l'action.

(Tous les orchestres réunis, tapage infernal à faire croire à la fin du monde.)

Notre jeune cabaretière qui entend tout cela — et admire — est vivement impressionnée; le grand Zozo s'en aperçoit, fond sur la proie qui lui est offerte — et après une discussion des plus animées, consent, — la bonne âme! — à la prendre sous sa protection, et à lui faire courir le monde — gratis.

Après diverses pérégrinations foraines elle arrive à débuter..... aux Funambules.

Que Raymond de Sainte-Albine vienne exiger des *préalables*, et que Mlle Clairon donne son programme des connaissances utiles au comédien, après cela!

VII.

Hippolyte Clairon elle-même n'avait reçu qu'une éducation très-médiocre ; — à onze ans, lire est la seule chose qu'elle sût ; son catéchisme, son livre d'heures, et quelques mauvais contes de revenants, étaient les seuls livres qu'elle connût ; — une mère violente, ignorante et superstitieuse, un dégoût prononcé pour les ouvrages manuels, une âme sensible et une voisine qui écorchait la comédie, voilà ce qu'il a fallu pour entraîner au théâtre celle que Saurin, ce Corneille avorté, appelait la *Sublime Clairon.*

Elle-même le dit dans ses mémoires.

« N'ayant pas même la possibilité d'ouvrir la fenêtre « et de voir les passants, je montais sur une chaise pour « regarder au moins dans le voisinage. Mlle Dangeville « logeait positivement devant moi. — Ses fenêtres étaient « ouvertes; elle prenait une leçon de danse ; tout ce « que la nature et la jeunesse avaient pu réunir de « charmes, était répandu sur elle — tout mon petit être « se rassemblait dans mes yeux, — je ne perdais pas « un de ses mouvements, elle était entourée de sa fa- « mille ; la leçon finie, sa mère fut l'embrasser et tout « le monde applaudit. »

Cette différence entre le sort des deux jeunes filles fit réfléchir la petite Clairon, qui versa d'abondantes larmes, et....

Et un an après elle paraissait sur le théâtre.

Il est vrai qu'avant d'arriver à ce résultat tant désiré, la pauvre petite fille fut martyre— le mot n'est pas trop énergique— d'une mère irritable et cruelle— une

femme du peuple qui a des nerfs!. c'est épouvantable.— Cette mère barbare battait son enfant du matin au soir, parce qu'elle préférait que sa fille sût faire des chemises.

Nous pensons peut-être comme elle,— au nom de la chasteté de la femme, primitive chasteté qui se perd de jour en jour— mais une femme qui lève une main furieuse sur l'enfant que Dieu lui a donné, n'est pas une mère, à notre avis.

C'est un monstre.

Au point de vue de l'art, mademoiselle Clairon a bien fait de ne pas être de l'avis de sa mère;— mais combien — et des plus huppées, comme dit l'immortel Perrin Dandin— feraient mieux de faire des chemises!

III.

MONSIEUR LE DIRECTEUR.

Ah! le joli droit du seigneur.

I.

Satrape, sultan, papillon, — le plus souvent gris cendré, — voltigeant de fleurs en fleurs, et d'odalisques en odalisques ; assurément le directeur est plus heureux qu'un poisson dans l'eau et qu'un pacha à trois queues.

Le théâtre est son sérail ; pour lui point de cruelles, à lui tout ce qu'on voit, et ce qu'on ne voit pas ; jolies jambes, chevelures épaisses, et blanches épaules forment les émoluments de cet industriel, qui en cherche vainement d'autres, les trois quarts du temps ; exemple : Milon—, pas de Crotone — Milon Thibaudeau fameux par ses gilets.

II.

Le directeur a cette faculté de commun avec S. M. le czar de toutes les Russies, il tranche de l'autocrate! A lui les gracieux sourires voltigeant sur des lèvres vermeilles; l'actrice, en quête de réputation dépend de son directeur, comme l'homme du destin, *fatum*, disent les anciens. Sans lui, point de succès ni de couronnes, point de rôles à effet vous permettant d'exhiber votre jambe ou votre voix; il commande, sans appel, les légers escadrons de bayadères, de sylphides et d'almées, qui manœuvrent dans les coulisses et sur la scène.

Est-il une plus douce place
Que celle du pasteur d'un si joli troupeau?

Aussi est-il choyé! fêté! caressé! combien de courts jupons se relèvent, par mégarde — sur son passage pour laisser voir un bas bien tiré, bien brodé, lequel est destiné à séduire le puissant impressario!

Talma appelait cela *sacrifier à Baal!*

Baal au petit pied, en effet, que M. le directeur; voyez combien sa tâche est facile. Il n'a pas besoin d'être habile, c'est l'affaire de son régisseur, cela.

Aussi le régisseur doit-il avoir une binette à effet (pardonne-moi, Commerson!), une tête à coups de théâtre, un front orné de protubérances.

Heureux directeur! lui se contente tout simplement d'avoir une tête bien pommadée, bien frisée... quand il a des cheveux.

III.

Des cheveux, un directeur n'en a pas besoin pour

avoir l'adoration de ses sujettes ; — il a pleins pouvoirs !... le théâtre abreuve de dégoûts l'infortunée qui n'a pas, ou qui refuse — insigne insolence, — les bonnes grâces de ce satrape avec privilége du gouvernement.

Il a de telles bonnes fortunes, — ce gueux de directeur, — qu'il n'est pas rare d'ouïr le dialogue suivant, rapporté par le fatidique Michel Morin, connu par les différents emprunts que nous lui avons faits dans le cours de cet ouvrage amusant.

LE DIRECTEUR.

Mon ami, nous allons donner quelques représentations en province.

LE RÉGISSEUR.

Ah ! ah ! très-bien !

LE DIRECTEUR.

Je n'emmène pas ta femme !

LE RÉGISSEUR.

Oh ! oh ! pour quel motif ?

LE DIRECTEUR.

Ce cher ami ! tu ne sais pas ?

LE RÉGISSEUR.

Non.

LE DIRECTEUR.

C'est que ta femme est enceinte.

LE RÉGISSEUR.

Ah ! ah ! très-bien (il lui serre la main).

IV.

Bienheureuses les sultanes favorites du directeur! La maîtresse du directeur! titre redouté, envié par toutes ses rivales! La maîtresse du directeur, c'est presque le directeur lui-même! Aussi est-elle *crâne* avec ses camarades. — Les auteurs lui écrivent des rôles, sûrs que leurs pièces sont, — dans de pareilles conditions, — reçues d'avance! Pauvre fille! qui s'imagine quelquefois que ces hommages lui reviennent de droit sans aucun souci de la haute et honorable position qu'elle occupe. — Cela me rappelle Alexis Piron, prenant pour lui les coups de chapeaux adressés à une sainte statuette par de pieux paysans!

La maîtresse du directeur est cependant abreuvée chaque jour de tribulations et d'ennuis. Ne doit-elle pas surveiller constamment ses bonnes amies qu'elle a d'excellentes raisons de craindre, et puis n'entend-elle pas crier à l'unisson, autour d'elle, le chœur des jalousies tracassières! Ne lui faut-il pas enfin se résigner à la privation du plus joli péché du monde! Car, jaloux comme un tigre, le directeur a des yeux d'argus!...

Et lui, le scélérat, est infidèle et volage, sous ses yeux, à sa barbe, — la plainte lui est interdite et la vengeance aussi!...

Se venger! oh! elle le peut, — rien n'est impossible à une femme, — mais c'est un plaisir rapide et triste d'exécution, comme dit un auteur du dernier siècle!...

Inaccessible aux fureurs de l'affection trahie, elle est comme le peuple d'Israël : elle a des yeux pour ne point voir, et des oreilles pour ne pas entendre; obstacle aux

caprices de son volage amant,— elle serait immédiatement reléguée au fin fond du troisième dessous. Et, en genéral, ces dames font grand cas des amours utiles, et les gardent à tout prix.

Rien n'est ravissant, en revanche, comme le sans-gêne avec lequel elles se défont d'un soupirant superflu, comme d'un vêtement d'hiver quand vient la belle saison.

V.

Quand la maîtresse du directeur est posée, comme elle fait payer au tyrannique impressario toutes ses humiliations conjugales!... Comme elle lui donne crûment et sans précautions oratoires,un congé en bonnes formes!... Comme elle lui dit franchement de tristes vérités! Ainsi une actrice répondait à un de ces messieurs qui lui demandait :

— Quel âge me donnerait-on ?

— Quarante ans le jour, et quatre-vingts la nuit.

VI.

Nous avons mis à profit plus haut l'expression de Talma : *sacrifier à Baal !* Nous sommes forcé de l'avouer, il y a de ces directeurs qui abusent de leur position pour prélever un droit de nature sur l'admission des jolies solliciteuses.

Museaux chiffonnés et agaçants obtiendront de brillants engagements pour avoir passé par les fourches caudines de ce pacte infâme devant lequel la pudeur,— la pudeur d'une actrice ! — recule quelquefois.

Ce qu'il y a de très-drôle, pour le directeur — à ce sujet, c'est que le public, peu galant, siffle l'entrée en scène et que la charmante débutante ne va pas plus loin que son premier début!

Cependant, jolie — avec l'appui deux fois intéressé de M. le directeur, — on réussit presque toujours; — le public qui est aussi un sultan, lui, se laisse assez prendre à un nez plus ou moins à la Roxelane; et combien de noms en vedette sur l'affiche, combien de nymphes rassasiées d'hommages et de voluptés, — ayant remise et *laqueton*, comme disait Le Kain — ont commencé comme cela!

Laide, on a de la peine à réussir, — demandez à l'illustre Rachel elle-même — et l'on s'expose à des critiques dans le genre de celle-ci, lue par votre serviteur dans un vénérable bouquin.

Une actrice débutait au Théâtre-Français dans *Andromaque*. Si sa physionomie n'était guère agréable, son jeu était médiocre,— rien de satisfaisant dans cet ensemble de qualités négatives. Un admirateur passionné de Racine s'était contenu longtemps, mais quand la veuve d'Hector lança le vers suivant à la tête de Pyrrhus :

> Seigneur, que faites-vous et que dira la Grèce?

l'admirateur en question s'enfonça son chapeau sur sa tête, et, se disposant à sortir, riposta vivement et intelligiblement sur une rime plus riche que convenable :

> Que vous êtes, madame, une laide b...

Aujourd'hui ceci ne serait plus permis, et avec raison; — pardon de la citation.

VII.

Pour en revenir à nos moutons, comme disait mons Panurge, — combien de femmes, talents jeunes et pleins d'avenir, ont dû renoncer à l'espoir de déployer d'heureuses facultés pour n'avoir pas reconnu le droit de cuissage à ces messieurs qui se croient encore au temps de la chevalerie!

Ainsi pour réussir, ce qu'il faut, ce n'est pas le talent, ni le gosier, c'est le visage, et viendrait-on de Pézenas ou de Brives-la-Gaillarde, on aura des rôles et on fera figure si l'on a su captiver les bonnes grâces de cet être despotique et superbe que les employés subalternes ne nomment qu'en se découvrant le chef, et qu'on appelle M. le Directeur!

IV.

CES MESSIEURS DE LA PLUME.

« *Et savez-vous, monsieur, par quels soins, quels ennuis,*
« *Le sacrifice entier de mes jours, de mes nuits,*
« *Par quels travaux sans fin qu'ici je vous abrége*
« *J'ai payé d'être auteur le fâcheux privilége ?* »

Casimir Delavigne.

« *C'est égal, je ne vous oublierai pas dans mon Feuil-*
« *leton de lundi.* »

(*Les Filles de marbre.*)

Il y a deux classes d'individus qui ont sur la vie de l'actrice une influence sérieuse et directe : — je veux parler des auteurs et des journalistes.

L'auteur est le familier de l'actrice, son maître, son esclave, son tyran, son *famulus;* elle le tutoie, l'appelle *mon petit*, ou *mon bon* — quand il a des bottes vernies et qu'il touche 1,500 fr., par mois chez Guyot ou chez Dulong.

L'auteur et le journaliste rentrent dans la catégo-

rie de ceux qui ne paient pas... toujours. On fait des agaceries—selon leur importance,—aux dispensateurs de rôles; un tiers de vaudevilliste passera fort inaperçu dans la coulisse, ainsi que celui qui, à l'instar de Raymond Poisson, a des droits évidents au titre de *cinquième d'auteur* ; on sait que R. Poisson, le Crispin modèle, s'intitulait ainsi, parce qu'il n'accouchait jamais que de pièces en un acte (1673).

Mais à l'auteur influent, au Jupiter dramatico-tragique, les sourires et les attentions de ces dames; si c'est un homme grave, on se borne à lui demander des nouvelles de sa chère santé; — si c'est un jeune homme naïf et timide, frais arrivé, — on lui offre son amitié; — si c'est un roué rompu aux ficelles du métier, on lui offre tout ce qu'il veut et parfois on lui donne plus qu'il n'a demandé.

Un sourire d'actrice est une requête; ces dames ne perdent pas de vue le but proposé; elles sèment pour récolter.

L'auteur, en effet, vous fait jouer une Eve si votre charpente est agréable à l'œil; vous jouerez Daphnis si vous avez la jambe bien moulée et *si vous ne craignez pas de pousser l'oubli de la décence jusqu'au point de paraître sous la simple enveloppe d'un taffetas couleur de chair dessinant exactement le nu depuis les pieds jusqu'à la tête,* comme dit Mlle Clairon.

Celle qui pleure bien, veut une scène pathétique; celle qui lance le mot grivois, un couplet égrillard soufflетant la pudeur peu farouche de l'orchestre.

On a donc recours à l'auteur, et comme il est déjà assez heureux d'avoir terminé et fait accepter telle qu'elle est,

sa pièce, — on lui procure, à peu de frais, quelques petits dédommagements.

L'auteur, nous l'avons dit, est le familier de ces dames, il a ses entrées dans les coulisses, il coudoie continuellement les prêtresses de Thalie et cueille, en passant, un baiser sur de blanches épaules ou sur des épaules blanchies ce qui est plus exact; — ce sont là les petits bénéfices du métier.

Il entre dans ce sanctuaire qu'on nomme la loge de l'actrice; — je ne vous en dirai rien : vous ne croiriez pas les choses incroyables que je vous raconterais! — et puis on s'imaginerait, peut-être, que j'ai la fatuité de me croire auteur parce que j'ai lancé quelques méchants vaudevilles à la tête de mes concitoyens; cependant j'ai franchi le sol joyeux de la loge de l'actrice. C'est là que se réunissent les amis de la maison, c'est là qu'on entend dire : « *Ne faites pas attention, messieurs, je vais passer ma chemise.* » C'est là aussi, il faut bien en convenir, qu'on tient quelquefois les plus spirituelles conversations ainsi que les plus décolletées; la réponse de cette actrice à un de ses camarades qui, après avoir joué un rôle fatigant, disait qu'il prendrait bien quelque chose de chaud, est trop connue et trop crue pour que je la rapporte ici.

L'auteur mérite bien les honoraires de son métier pour toutes les vicissitudes qu'il a subies dans ce labyrinthe de Crète où l'a fourvoyé son mauvais génie, un beau matin que, son examen de droit manqué et ses Pandectes martyrisées, il se demandait, le front dans ses mains, quelle profession lui convenait le mieux.

Comme l'auteur, le journaliste a aussi ses petits pri-

viléges de suzerain. N'est-ce pas lui qui fait et défait les réputations? qui exalte les jolis yeux de Mlle B. et les ronds de jambes de Mlle S.? — L'éloge et le blâme, voilà ses armes ; on le flatte, car on le redoute; on ne l'aime donc pas : Georges Sand a dit avec raison qu'on déteste ce qu'on craint.

Pourtant le journaliste est *bon enfant* (je ne parle pas de MM. du Lundi) ; il va au bois avec ces dames, comme Desgenais, au risque de leur dire leurs vérités entre deux flacons de champagne, à Madrid; — celui qui fait du chantage comme M. X. ou M. Z. ne doit pas faire incriminer toute la classe des journalistes.

J'en ai connu qui étaient bien les plus joyeux compagnons du monde; ils faisaient leurs feuilletons dans un déjeuner de garçon, entre la poire et le fromage; partant l'article était sans fiel.

Généralement l'actrice tient beaucoup à ces petits entrefilets flatteurs que plus d'un journaliste prodigue avec une étonnante facilité. Je ne parle pas des illustres de la grande presse, mon exiguïté ne m'a pas permis l'intimité de ces MM. du grand format.

Il en est aussi qu'on ne craint pas, — jeunes présomptueux dont je grossissais les rangs au sortir de ma rhétorique, qui, à peine échappés des bancs de l'école, dissertent plaisamment sur les choses les plus sérieuses et citent à leur tribunal les plus beaux génies de la France: inutile de dire que leurs éloges sont médiocrement recherchés.

Quand je songe aux prétentions ambitieuses, à la morgue de certains critiques qui, tenant en main leur

grammaire et leurs cahiers de collége, font le procès, en dernier ressort, aux étoiles de la littérature, je crois voir ce misérable cacique des bords du Mississipi, qui tous les matins sort de sa cabane et trace au soleil le chemin qu'il doit parcourir. Les oracles de ces journalistes-là ressemblent à ceux de la Sibylle de Cumes qu'un souffle faisait disparaître, les feuilles des premiers et celles de la seconde ont le même sort : *Ludibria ventis.*

Ce n'est pas pour les critiques jeunes et inconnus que l'actrice garde ses sourires; l'avare ne prodigue pas ainsi ses trésors. C'est déjà beaucoup quand une figurante sentimentale se laisse attendrir juste le temps nécessaire pour qu'on lui fasse un article entre une annonce de dentiste et une maison à vendre, et dans lequel on lui assigne une brillante place parmi les minois agaçants qui ont bravé les jumelles des avant-scènes dans la première féerie venue de la Gaîté, de l'Ambigu ou de la Porte-Saint-Martin.

Quoi qu'on en ait dit, le journaliste est plus friand de jolies femmes que méchant pour le seul plaisir de l'être, —aussi déniche-t-il de temps en temps quelques bonnes fortunes, qu'il saisit au vol; cela n'est pas surprenant; il est si utile à ces dames! Instrument de vengeance dans leurs mains, elles s'en servent comme d'un stylet napolitain. La jalousie et la vanité étant les deux passions primordiales des organisations théâtrales, elles aiment à faire brûler des pastilles de sérail sur leur autel, tandis qu'on déchire leurs rivales à belles dents ; et dire qu'il se trouve des hommes pour flatter ces misérables caprices!

Certaines gens exagèrent tellement l'influence des

journalistes que la table de rédaction de ces messieurs est, à en croire ces certaines gens, couverte de billets de banque dus à la munificence de ces dames.

Qu'il me suffise, en réponse à cette stupide allégation, de citer ce que le vieux Geoffroy, accusé de vendre ses éloges, répondait à ce sujet :

« Moi recevoir des actrices! moi mettre à contribu-
« tion ces pauvres femmes! inventez donc quelque
« calomnie moins absurde : ignorez-vous que de toutes
« les nations du monde, la plus dissipatrice, la plus gas-
« pillante et partant la plus gênée, c'est la nation des
« actrices. Et vous pouvez croire qu'elles ont de l'argent
« de reste pour solder mes éloges! Une actrice, c'est un
« gouffre qui engloutit tout, et vous voulez que je re-
« cueille quand rien ne surnage sur cet abîme dévorant!
« je remplirais là un rôle plus piteux que celui du pau-
« vre Lazare! du moins il ramassait les miettes de pain
« tombées de la table du mauvais riche; mais avec les
« actrices il ne reste pas même de miettes. »

Spirituel Geoffroy, comme tu les connaissais bien!

V.

LA JOIE DE LA MAISON.

I.

La joie de la maison — nous demandons pardon de cet emprunt aux spirituels auteurs de la pièce jouée avec tant de succès au Vaudeville sous ce titre ; — la joie de la maison, disons-nous, c'est, pour l'actrice, cette foule enthousiaste d'adorateurs qui papillonnent à ses côtés, — humbles satellites qui gravitent autour de l'astre de sa rayonnante beauté ; la joie de la maison, ce sont les amis de sa prospérité ; tant qu'elle saura puiser assez de force en elle-même pour se maintenir sur le trône éphémère où l'a placée l'aveugle for-

tune, l'actrice peut compter sur la joie de la maison; mais viennent les jours de misère, *Bonsoir!* comme le dit justement et naïvement cet argot si énergique quelquefois, que possèdent les gens du peuple—argot auquel nous rendons justice malgré notre instinctive horreur pour tout ce qui sent la mauvaise compagnie.

Ah! le triste moment! les jours néfastes! l'heure effrayante que celle où l'infortunée voit s'évanouir, comme un songe heureux, les derniers bruits de la fête qu'elle présidait hier!

Comme elle regrette sa jeunesse, bonheur incomparable, sa jeunesse qu'elle a follement dissipée! L'expérience vient, rude et sévère, la saisir d'une main glacée, et lui montre pour toute perspective l'abandon de tous... et l'hôpital!

Donec eris felix multos numerabis amicos;
Tempora si fuerint nubila, solus eris.

Ces deux vers d'Ovide sont d'une mélancolie touchante, ils rendent parfaitement notre pensée.

II.

Ah! quand elle passe fière et dédaigneuse, si une voix osait lui prédire la catastrophe prévue, le dénouement obligé du drame vivant qu'elle est en train de jouer à son bénéfice, l'actrice serait presque tentée de conseiller une retraite paisible et retirée à Charenton au propriétaire de la voix en question.

III.

Il y a de tout dans le cercle laudatif de l'actrice ; on y voit se coudoyer les différentes classes de la société. Le dandy s'entretient du 4 0/0 avec le banquier opulent, le sculpteur demande des nouvelles de son dernier roman, au poëte de madame ; le musicien assourdit les oreilles d'un savant distingué au moyen d'une mélodie inédite ; le critique, dont personne ne veut, entame une intéressante conversation avec Mimi ou avec Azor quand il ne peut pas attrapper la mère de la maîtresse de la maison ; — laquelle mère représente honorablement la populace dans le salon de Mlle sa fille.

La race braillarde et évaporée des poëtes est inamovible chez l'actrice ; — elle est là chez elle... foudroyant son hôte des diverses turpitudes qui peuvent passer par la tête des fils d'Apollon.

IV.

Par la sambleu ! à propos de ces poëtes-là... que l'on fait de vers aujourd'hui !... C'est scandaleux, ma parole d'honneur ! que d'odes et de sonnets, de dithyrambes et d'élégies, de quatrains et de rondeaux ! Que de sombres rêveries, d'impressions patibulaires, d'emportements à froid, et d'hallucinations absurdes, les amants des muses nous font dévorer chaque jour !

Et il y a encore des gens qui prétendent que la poésie est morte !

La poésie morte ! quand nous sommes inondés de vers plats et croisés ! — Le champ de la littérature, quelque vaste qu'il soit, est envahi par des médiocrités.

De rauques accents détonnent avec quelques voix pleines de fraîcheur et de grâce ; mais le plus souvent le cri du hibou étouffe les concerts du rossignol.

Ah ! qu'il dit vrai, notre excellent ami Alexis Martin, — un véritable poëte celui-là, qui manie l'ïambe à la façon de Barbier, — quand il s'écrie :

Tous les rimeurs exaspérés,
Mariant leurs drapeaux, confondant leurs écoles,
De plats vers nous ont saturés.

V.

Nous plaignons sincèrement l'actrice quand il lui faut digérer les conceptions indigestes de quelques rimeurs *Clair de lune !* Nous la plaignons avec conviction quand il lui faut gémir (en public à la vérité) sur les infortunes

Cascade lacrymale au flot perpétuel

d'un gros garçon apprenti mélancolique qui se dépeint l'œil hagard et le front obscurci de nuages.

A propos d'yeux flamboyants, de fronts gigantesques et de cheveux polyphémiens, il faut que je vous confie qu'étant dernièrement dans le salon coquet et musqué de Mlle ··· avec quelques-uns de mes bons amis, j'assistai au spectacle le plus bizarre et le plus réjouissant qu'on puisse voir.

Un personnage épileptique, au crâne dévasté, à la crinière léonine et vivante comme celle des furies, se leva de son siége situé dans l'angle le plus obscur du salon, fit un bond de jaguar blessé, vint tomber aux pieds de notre charmante amphitryonne et, sans lui en demander la permission, l'accabla sous le poids du joli

petit chef-d'œuvre suivant qu'il débita avec des éclats de voix monstrueux et avec force gestes extravagants :

DÉVASTATION,

POÉSIE DE GENRE, A MADEMOISELLE CLAIRE DE L ***.

Sur mon âme
J'ai, madame,
Une flamme
Dans le cœur;

Pâle et blême,
C'est vous-même,
Vous que j'aime
Par malheur.

Mes semaines
Coulent pleines
Et de peines
Et de maux,
Et ma lyre
N'ose dire
Son délire
Aux échos.

O divine
Figurine!
J'imagine,
Dans les nuits,
Que contente
Sous la tente
Palpitante
Tu me suis.

Las! je pleure
A toute heure
De ce leurre
Amoureux!
Ma voisine
M'assassine
— La coquine! —
De clins d'yeux!

Lovelace,
Dont l'audace
Eût, sans grâce,
  Mérité
La potence,
Fut, je pense,
Par prudence,
  Détesté.

Moi, jeune homme
Qui te nomme,
Doux fantôme,
Sans rougir
Je veux plaire,
Sinon, Claire,
Ma colère
Sait rugir.

Je veux, femme,
Que ton âme
De ma flamme
Ait souci,
Ou je crève

Ton beau rêve
De mon glaive
Fin. — Dixi.

Le jeune homme dévasté alla se rasseoir silencieusement à sa place; nous nous regardâmes tous avec des yeux plus étonnés les uns que les autres; quant à Mlle Claire, elle avait pris le bon parti de s'évanouir. Vous voyez qu'une pauvre femme, entourée de pareils courtisans, est bien digne, en effet, de commisération.

Mais quoi! l'actrice est reine! elle a tous les ennuis de la royauté!

VI.

Heureusement, elle a aussi de précieuses compensations.

Ces compensations (vous le savez aussi bien que moi, ô lecteurs privilégiés qui avez été à même d'approfondir la question), ces compensations sont les billets de banque du banquier ; la voiture que le lion est trop heureux d'offrir, les diamants que ce sévère homme d'Etat (du *Tintamarre*) serait au désespoir de voir refuser. Car il y a aussi des hommes d'Etat (du *Tintamarre*) dans la cour de l'actrice : Que diable, me direz-vous, vont-ils faire en cette galère? — Ma foi, chers lecteurs, demandez-le au facétieux Commerson.

VII.

Les auteurs en renom de pièces à succès vont fumer leurs cigares dans le boudoir de l'actrice, qui ne considère pas une telle chose comme la plus exquise politesse qu'un homme puisse lui faire.

Elle a raison.

Voilà donc ce que les filles de Thalie appellent la joie de la maison ! triste joie que celle-là ! Pas un ami de cœur, pas un ami de la mauvaise fortune, parmi ces courtisans qui ont mille intérêts divers à l'être !

Cherchez donc une âme qui vous soutienne dans l'adversité, parmi toutes ces âmes qui ne s'inquiètent pas si leur idole en a une.

VIII.

Femmes perdues ! filles qui le serez ! — apprenez, pour votre instruction, qu'un bonheur en dehors des lois divines, et que tolèrent les lois humaines, est inconstant comme le caprice qui le donne ! et que ce n'est qu'au sein de la famille, de la famille honnête et probe, — symbole touchant de la société, que se trouve la véritable *joie de la maison.*

VI.

ALMA PARENS.

Le hasard m'a déposée dans le sein d'une bourgeoise, pauvre, libre, faible et bornée, dit Mlle Clairon dans ses mémoires.

Cette bourgeoise, entre autres aménités, disait à sa fille: *Allez vous coucher, grosse bête*, et lui promettait de lui rouer bras et jambes si elle continuait à nourrir l'espoir d'entrer au théâtre.

Eh bien, cette bourgeoise-là n'a rien de commun avec ce qu'on désigne maintenant sous le nom de *mère d'actrice*. Mère d'actrice c'est un état.. une profession... une entreprise.

Je serais, pour mon compte, tenté de croire que les

actrices n'ont pas de mère, parce qu'elles en ont trop; les actrices ont généralement autant de mères, qu'elles donnent de pères à leurs enfants...!

On ne choisit pas son père, a dit Lamothe; au théâtre on choisit sa mère; voyez cette vieille, face maigre et ridée, chapeau arrondi de chaque côté en forme de large parasol, un ridicule au bras (sans compter tous ceux qui ornent sa physionomie), qui accompagne cette jeune bayadère : la petite l'appelle sa mère, mère *in partibus;* suivez ce couple, collez votre oreille à la porte de la loge où cette vieille *maca* déshabille l'ingénue, et dites-moi si ce dialogue emprunté à la partie la plus risquée du vocabulaire des halles est bien le langage d'une mère à sa fille, et d'une fille à sa mère?

Non, l'actrice n'a d'ordinaire qu'une mère de louage, une mère de convention, une vieille dame de comptoir, tarifée comme la femme de ménage. La mère d'actrice, — remarquez que je ne dis pas la mère de l'actrice, — la mère d'actrice, c'est la fausse nouvelle qui fait hausser les fonds à la Bourse; c'est l'hameçon qu'on jette pour attraper le fretin de l'amour.

La mère d'actrice a la propriété d'attirer l'or comme l'aimant a celle d'attirer le fer.

C'est une assurance contre l'incendie que l'actrice affiche sur la porte entre-baillée de son cœur, pour que, si la flamme dévore l'immeuble, — ce qui est rare, — les dégâts soient au moins payés.

La mère d'actrice c'est l'ombre du tableau;

C'est le cri de l'esclave romain qui suit le char du triomphateur pour lui rappeler qu'il est mortel.

La mère d'actrice c'est une tache de graisse ornant

l'endroit le plus sentimental d'un roman de boudoir, imprimé sur beau papier satiné ;

C'est la chenille qui s'attache à la tige d'une jolie fleur;

C'est une espèce de bouclier d'Achille, — passez-moi cette ambitieuse comparaison; — c'est un parapluie qui semble ouvrir ses larges ailes, pour préserver de l'averse des adorateurs, et qui, en fin de compte ne sert... qu'à les rendre plus entreprenants.

En effet, la mère d'actrice semble opposer des obstacles aux entreprises galantes de ces messieurs, et la conquête si facile d'ailleurs de ces dames est vendue un prix exorbitant, sous le fallacieux prétexte d'adoucir les rigueurs du Cerbère femelle, — mille fois plus renfrogné que le Cerbère mythologique.

Faites-vous deux doigts de cour à une danseuse de l'Opéra, la pudique enfant se retranche derrière les mœurs... et la colère de sa mère! Cette sainte colère est une porte mal fermée que le dieu Plutus sut toujours ouvrir! Bastion qu'on attaque et qu'on démolit avec une artillerie de pièces..... de cent sous.

C'est ainsi que la trop célèbre Henriette d'Entragues arrachait six cent mille francs, bien comptés, au trop confiant Béarnais (le populaire roi de la poule au pot, selon l'expression naïve d'un chroniqueur contemporain), avant d'accorder ses faveurs au vainqueur d'Ivry.

Il arrive quelquefois... par hasard... qu'une actrice soit escortée d'une mère vigilante, attentive, — d'une mère à principes, enfin, — qui la suive partout pour préserver l'ingénuité ignorante des écueils de cette vie dangereuse, et qui la marie à un trois quarts d'honnête

homme, voire même à un honnête homme ; mais il est rare, très-rare, que la biographie d'une fille de théâtre finisse comme une berquinade, et si Angélique épouse Clitandre, on a toujours soin de faire mettre au contrat une petite dot pour la maman.

Ah! mais! écoutez-donc, elle a fait tant de sacrifices pour le fruit de ses entrailles !

Du reste, l'actrice achète une mère comme on achète un panier pour y jeter ses ordures; la mère achetée ainsi pour ce but louable et utile, est une vestale (la virginité en moins), qui tient toujours allumée la lampe mystérieuse dans le temple de la Déité ; cette mère-là croit à la justice de paix, mais elle nie l'existence de Dieu et des Rosières.

En général, les mères d'actrices pullulent comme les grenouilles dans le fameux poëme de la *Batrachomyomachie* du vieil Homère. Une mère est un luxe qu'aucune actrice ne se refuse ; considérez, d'ailleurs, que ce n'est pas une dépense bien exorbitante.

Pourvu qu'elle ait le matin un petit verre de cassis, le soir du rhum, quotidiennement du café ; assez d'argent pour tirer à la loterie, se faire tirer les cartes et acheter deux serins, mâle et femelle, du plus beau jaune, la vieille consent à couver, sous son aile maternelle, une ingénue quelconque.

Les mères d'actrices sont révocables ; elles perdent leur place quand elles n'en remplissent pas, avec intelligence, les importantes fonctions.

Il est cependant prouvé qu'il y a des mères *pour de vrai*, comme le disait Eugène Sue.

Celles-là mettent leur fille au Conservatoire. Un jour,

ou plutôt un soir, l'enfant n'est pas rentrée au gîte, la brebis s'absente du bercail, et, peu après, la mère infortunée (en train d'éplucher des oignons ou des carottes) reçoit la lettre suivante, dont voici la teneur à peu de variantes près.

« Ma cher maman,

« Pleigné mois, je suis désaunorée pare un accidans « regraittable; un bô mossieu, avaicque dais gan jeaune, « ma ékrasée le peti doi du pié gôche avaicque la rou « de son tilyburi, dont quil a proffitter poure manlevé « dedent ensuitte ; ille ma laicé une bource plaine d'or « sure ma cheminné, que dois-je ferre ! Demin je de- « butte à Mon-Pharnace.

« Ta maleureuse file,

« Jullie. »

La mère répond aussitôt à cette fille dénaturée qu'elle la maudit ; qu'elle veut avoir la moitié de la bourse, et qu'elle ne la reverra plus de sa vie; tout en lui annonçant qu'elle assistera au début important que promet le théâtre Mont-Parnasse, pour le lendemain soir.

Elle est trop rusée pour ne pas s'y trouver.

L'actrice, qui a une mère véritable, une mère pur-sang, qu'on nous passe l'expression, ne la reçoit que lorsque les adorateurs ont déserté le boudoir, de peur que la mère susdite ne vienne encanailler les réunions aristocratiques que préside la demoiselle.

Inutile de dire qu'à l'occasion de la nouvelle année, la fille donne à la mère cent sous d'étrennes et un cabas

neuf, sous la condition expresse de passer pour femme de ménage quand il y a du monde.

La mère, de cette dernière catégorie, devient ordinairement, au bout de quelque temps, cuisinière de sa fille ; elle se nourrit des miettes de cette table que le plaisir paie, quand il y en a : car on se rappelle que Geoffroy disait qu'avec les actrices, il ne reste pas de miettes.

C'est elle qui porte les bijoux au Mont-de-Piété dans les jours de *dèche.*

Dies iræ !

Quant au père, les actrices, ordinairement, n'ont pas de père... Les mères d'actrices sont généralement veuves ou douairières.

Un gentilhomme entre chez une danseuse de l'Opéra et lui dit :

— Ma chère amie, vous avez un concierge bien insoent ! Il faudrait vraiment vous débarrasser de ce maroufle !

— J'y ai déjà songé, reprit la belle.

— Eh bien ! qui vous empêche de le faire, alors?

— C'est mon père !...

VII.

LE MARI D'ACTRICE.

Marri d'être mari!
(J.-B.-P. de Molière.)

SGANARELLE.
Quoi, si vous l'épousez, elle pourra prétendre
Les mêmes libertés que fille on lui voit prendre.
ARISTE.
Pourquoi non ?
SGANARELLE.
Vos désirs lui seront complaisants...
ARISTE.
Sans doute.
L'École des maris. Molière.

I.

« Chers lecteurs, de tout point, l'actrice est mariable. »

Une vie joyeuse, livre dont chaque chapitre est quelque chose comme un éclat de rire :

« Se termine parfois par un bon mariage, »

comme dans les comédies de M. Scribe; mais aussi comme dans ces spirituelles comédi , ce n'est ordinai-

rement que lorsque la farce est jouée, et qu'on va baisser le rideau.

Le mariage est un dénouement bien bourgeois pour d'aussi folles et capricieuses existences; et une actrice coiffée de la chaste couronne d'oranger, cela me paraît aussi drôle qu'un roman de Paul de Kock qui serait couronné du prix de vertu.

Une vie d'actrice dont la clôture est le *matrimonium*, cela ne vous fait-il pas l'effet d'un joli conte macaronique d'Alfred de Musset qu'on traduirait en haut allemand.

L'actrice fait une fin en sacrifiant au *conjungo;* quelquefois elle fait, ou elle fait faire cette folie pour avoir un nom et on raconte à ce sujet de plaisantes histoires :

« Son bonheur est au comble et n'a rien de mortel, »

comme dit Gilbert, quand elle peut s'échapper avec un jeune et sentimental attaché d'ambassade, et devenir comtesse dans un pays lointain; — aux îles Baléares, par exemple.

Mais cela n'est fâcheux que pour l'attaché d'ambassade.

Hélas! ce n'est pas toujours à un gentilhomme de vieille souche, que l'actrice donne sa main et son cœur; quelquefois il arrive que, sous le

« Fallacieux espoir d'un nom retentissant, »

elle conduit à l'autel M. le marquis de la Luzerne, gentilhomme de la jeunesse dorée — et qui n'a d'autres droits au beau nom qu'il porte que la possession d'un imperceptible carré de trèfle et de sainfoin qui se pavane

dans un coin du jardin de son auguste père ; cela n'est fâcheux que pour l'actrice cette fois ; elle s'en console assez souvent en fredonnant avec Béranger, — quand de la Luzerne est pourvu d'avantages extérieurs,

Mais un escroc que je chéris
Me vole en parlant mariage.

II.

« Quatre fois, les nœuds sacrés du mariage m'ont été proposés, dit avec un sérieux comique Mlle Clairon, j'ai refusé les trois premiers parce que je n'aimais pas, et le quatrième parce que *j'aimais véritablement.* »

Ce mot caractérise la situation du mari de l'actrice.

III.

Passons à un autre ordre de choses, si vous voulez bien le permettre.

Zapata, du roman-type de Gilblas, disait :

« *Si ma femme était moins vertueuse, je ne ferais pas si maigre chère* ; et Zapata avait cherché sa femme dans les coulisses.

Il est presque inutile d'ajouter que toutes les femmes de théâtre ne sont pas aussi sévères sur les principes que la femme de Zapata ; toutes ne foudroient pas d'un *schoking* le premier mot lâché, comme dit Armand Barthet, et cela explique surabondamment la moralité de ces êtres qu'on désigne sous le nom générique de *maris d'actrices.*

Un *mari d'actrice* a une moitié jeune et dodue, qui a capté le cœur inflammable d'un galant parfumeur ; quo-

tidiennement le complaisant époux conduit la belle chez son vieux rival, et il attend patiemment à la porte la fin de l'entrevue; c'est tout au plus si, après un siècle d'attente, il s'écrie mentalement : « *Voilà trois quarts d'heure qu'elle y est;—je trouve que c'est bien long.*

Quelquefois il attend dans la loge du cloporte; assis à la place d'honneur, il murmure, en manière d'*à parte :* mais *qu'est-ce qu'ils font?.. qu'est-ce qu'ils font?* A quoi le cerbère répond, la bouche tordue par son sourire narquois : » ***Parbleu, c'est ma chandelle!***

Plaisanterie aimable et pleine d'atticisme !

Desgrieux sans amour, le mari ferme les yeux sur les amourettes de sa Manon Lescaut.

IV.

Et ce pauvre ténor de province dont la voix est encore plus usée que les souliers, c'est pour renouveler son antique garde-robe qu'il donne généreusement *le nom dont on le nomme* à une fauvette de l'opéra-comique; celui-là, quand il rentre au logis conjugal à une heure indue, peut parfaitement trouver une magnifique paire de bottes devant la porte de la chambre nuptiale, il comprend et sait ce qui lui reste à faire.

L'infortuné, pour tuer le temps, s'en va dévorer trois douzaines d'huîtres à la halle en attendant que l'aurore aux doigts de rose viènne éveiller les mortels, et que Juliette dise à Roméo :

« Entends-tu ce marchand de poisson!—c'est le jour!
« Eloigne-toi, fuis!... pars—et *presto*, — mon amour!

Et le ténor rentre, en disant, avec Mme Cornuel, une

femme spirituelle, du temps de Louis XIII : « *Les cornes, c'est comme les dents, ça fait du mal quand ça pousse, mais après on mange avec.*

V.

Quelquefois le mari de l'actrice joue

Le rôle pointilleux du farouche Othello!

Un vieux banquier courtisait la sémillante Z...; ne se souciant pas de répondre à la tendresse de ce voluptueux rejeton de Mercure, l'actrice invente quelque chose de plus original sinon moins lucratif : elle accorde un rendez-vous nocturne à l'audacieux banquier, qui, à l'instar de M. Crevel, des *Parents pauvres* de Balzac, s'introduit en grande tenue de garde national pour être encore plus séduisant; hélas! à l'endroit le plus intéressant de la conversation, au moment où il va toucher au bonheur, un coup sec et sonore ébranle la porte.

— Ciel... mon mari, fuyez!

— Oui... loulou... je ne demande... pas mieux... par où?

— Mon époux est brutal, prenez garde...

« Il faut partir et vivre ou rester et mourir!

Ajoute la tremblante Mme Z. en traduisant Shakespeare.

— Oh! articule le Céladon épouvanté.

— Il n'est plus temps, s'écrie d'une voix de stentor le

mari redouté en entrant armé jusqu'aux dents, et le pistolet au poing.

Le banquier, pris au traquenard, s'exécute en signant une traite de 10,000 francs pour apaiser l'époux outragé — qui empoche le prix de l'honneur conjugal.

VI.

Le mari de l'actrice est quelquefois romain.

Ce qui veut dire qu'il s'associe, le soir, aux chevaliers du lustre et qu'il applaudit avec une frénésie, dont le chef de claque lui sait un gré infini, l'honnête créature qu'il a épousée à la barbe de monsieur le maire.

Enfin vil, rampant, mesquin, qui se rit du mépris du monde en voyant le *pot* où jamais la *poule* ne manque, le mari de l'actrice vit ordinairement des débordements de sa femme.

Sa femme le trouve lâche.

Il trouve sa femme vile.

Voilà deux cœurs qui se comprennent à demi-mot.

Les billets doux que reçoit madame, se changent en billets de banque pour monsieur.

VII.

Chaque règle a son exception qui la confirme ; ainsi de nos jours, des hommes honorables sous tous les rapports, donnent leur nom à des femmes qui, pour être au théâtre, n'en ont pas moins des droits incontestables au respect de tous.

Si nous voulions étayer ce que nous avançons ici, de preuves *ad hominem*, ce ne seraient pas les exemples qui

nous manqueraient ; et ces exemples-là consolent d'une époque de perdition comme la nôtre.

Ceci vous montre, chers lecteurs, qu'il ne suffit pas d'épouser une femme de théâtre pour être ce qu'on est convenu d'appeler un *mari d'actrice*.

VIII.

LA FEMME DE CHAMBRE DE MADAME.

Dis-moi qui tu sers. je te dirai qui tu es.

La femme de chambre de l'actrice est l'image daguerréotypée de sa maîtresse ; — image encadrée dans un cadre moins riche.

M. de Cubières, pour donner une preuve de son civisme, se promenait suivi de deux laquais qui le tutoyaient : l'actrice tutoie aussi sa *vassale*.

La vassale donne familièrement à sa maîtresse le nom qu'elle portait dans un de ses principaux rôles, et tient les fonds ordinairement.

Quand Madame sort, le soir, très-altérée de la repré-

sentation, elle prend une bouteille de bière avec sa bonne, qui en boit les trois quarts et qui lui reproche cette dépense.

Horreur! la bonne — quand Madame est abandonnée par un riche pourvoyeur, — y met du sien, au risque de ne s'indemniser que quand le luxe rentrera à la maison, le premier jour que Madame laissera ouverte la porte de son cœur.

C'est alors que se produisent à la clarté des cieux ces notes ébouriffantes où l'on compte un petit pain d'un sou, deux sous.

Du reste — Azaïs l'a dit, — il faut respecter le système des compensations.

La bonne est quelquefois agaçante et jolie, et si Monsieur vient pendant l'absence de Madame, la bonne remplace Madame, sans désavantage marqué, pour éviter à Monsieur le désagrément d'être venu pour rien.

Il est vrai que Madame, en rentrant, pourrait chanter à sa camériste comme dans *les Enragés:*

Mam'zell pour travailler comm'ça
J'ferai bien mon ouvrage moi-même.

J'avoue que ce raisonnement ne manquerait pas d'une certaine justesse, et je ne sais trop ce que pourrait répondre la femme de chambre.

La bonne de Madame fait la cuisine avec une robe de damas, possède très-peu sa langue, et a l'esprit des romans de Paul de Kock.

Elle a l'inappréciable faculté de prolonger ses veilles jusqu'à cinq heures du matin; en revanche, elle dormirait, comme une marmotte, jusqu'à cinq heures du soir.

Son ambition, c'est de devenir soubrette à Montparnasse, à Montmartre ou au théâtre subventionné du Luxembourg; elle y arrive quelquefois.

Nourrie dans le sérail, elle en connaît les détours; le secret des portes dérobées n'en est pas un pour elle, et elle entend admirablement, par intuition, d'instinct, — le passe-passe des amours.

Elle semble avoir été enlevée toute vivante d'une comédie de Beaumarchais.

Si Madame ne paye pas sa bonne, la bonne se paye généreusement à l'instar des gens de M. le comte d'Auvergne.

L'homme d'esprit ne vole pas : il conquiert, dit quelque part notre cher et illustre maître Alexandre Dumas : la femme de chambre de l'actrice a ce rapport unique avec les gens d'esprit.

Il va sans dire qu'elle ne sait pas ce que c'est qu'une rosière.

Quelquefois l'actrice prend une petite bonne qui a ses quinze ans, et généralement *tout ce qui s'ensuit* ; mais alors l'actrice — en femme capable de tout — croit ingénument que c'est une fille de la mauvaise société qu'elle a fait entrer dans la bonne.

Elle vole cette explication au vieux Shakespeare, qui certes ne le lui reprochera jamais.

IX.

LE REVERS DE LA MÉDAILLE.

Elle était de ce monde où les plus belles choses
Ont le pire destin.
FRANÇOIS MALHERBE.

Je me sens une sorte de tristesse au cœur, en entamant ce dernier chapitre; — j'avais envie de l'intituler: *Sunt lacrymæ rerum!*

Bah! étouffons la voix du sentiment, et entrons *illico* en matière!

Vous sortez de chez Véfour ou de chez Désiré Beaurain, — vous avez mangé des viandes rôties et du chevreuil faisandé, ce qui ne vous empêche nullement d'avoir sablé du Champagne mousseux et du Sillery première qualité !

Bon Dieu ! quelle face empourprée vous avez !

Comme vous vous reconnaissez des tendances à vous désopiler la rate, pendant le reste de la soirée, vous vous dirigez vers un théâtre facétieux, vous prenez votre place au bureau, et vous arrivez aux fauteuils d'orchestre.

Une pauvre vieille femme, accoutrée en vraie sorcière de Macbeth, — tremblante, — au dos qui fait la voûte, — borgne d'un œil et totalement aveugle de l'autre, — au nez immense et recourbé, ayant à son extrémité inférieure, entre les deux fosses nasales, une perle qui n'a rien de commun avec celles qui brillaient aux oreilles de Cléopâtre ; au front d'un jaune huileux et sillonné de rides profondes ; —une de ces femmes enfin qui unissent tous les charmes d'une jeunesse sexagénaire aux attraits multipliés d'un âge trop mûr; cette pauvre vieille fée s'avance vers vous d'un air grave et solennel et avec une courtoisie vénale, —une obséquiosité étudiée — vous glapit d'un voix chevrotante l'invariable phrase de rigueur.

— Mossieu! désire-t-il un programme?

Vous levez la tête; — comme vous avez des idées gaies, vous êtes médiocrement enthousiasmé de vous trouver face à face avec cette contemporaine des mystères d'Isis, — et vous voilà presque disposé à faire les plus sombres réflexions sur la décadence des choses humaines.

Mais vous voyez la vie trop en rose pour cela, et vous criblez de ces plaisanteries déplacées qu'inspire l'humeur bachique, la contemporaine des mystères en question.

Pauvre vieille! elle rit de vos lazzis! Elle serait bien

tentée de se mordre les lèvres... mais, helas! avec quoi?

That is the question! dit Shakespeare.

Triste question, répond votre serviteur !

Elle rit donc la pauvre vieille; — elle a placé son programme! — elle rit, tandis que vous allez triomphalement regagner votre place en fredonnant les deux couplets suivants, qui n'ont rien de très-idéal :

Qu'on m'apporte du vin!
Mes amis, buvons! buvons à la ronde!
Qu'on m'apporte du vin,
Pour me mettre en train, il me faut du vin!
Qu'on m'apporte du vin
Le vin rend l'œil vif! il unit le monde!
Qu'on m'apporte du vin!
Mes amis, buvons jusqu'au lendemain!

. . . .

. . . .

Et pourtant, malheureux jeune homme, sais-tu qui tu viens d'insulter de ton rire moqueur et de ta gaîté factice?

Tes grands yeux ébahis me répondent que non.

Eh bien... apprends-le!... C'est peut-être l'imposante Clytemnestre ou la Phèdre impudique ! celle qu'acclamèrent les feuilletons de mille et un journaux français et étrangers : le *Times* et le *Daily News*, aussi bien que le *Siècle* et l'*Opinione*, le *Diario* aussi bien que le *Morning Chronicle*.

Tu vois ce visage terni, ces yeux caves et gris, cette bouche renfrognée où viennent converger toutes sortes de rides ; tu vois ce sourire qui ressemble à une contorsion; eh

bien! ce visage a été frais et rose, ces yeux ont été brillants comme des escarboucles, cette bouche a ressemblé à l'écrin de perles d'une impératrice, et les zéphyrs amoureux ont erré sur ces lèvres; — nous demandons pardon de cette dernière phrase à un poëte de nos amis, lequel poursuit d'une sainte colère le *vol léger des zéphirs et le murmure du ruisseau*; — c'est la dernière que nous nous permettrons... — dans ce livre.

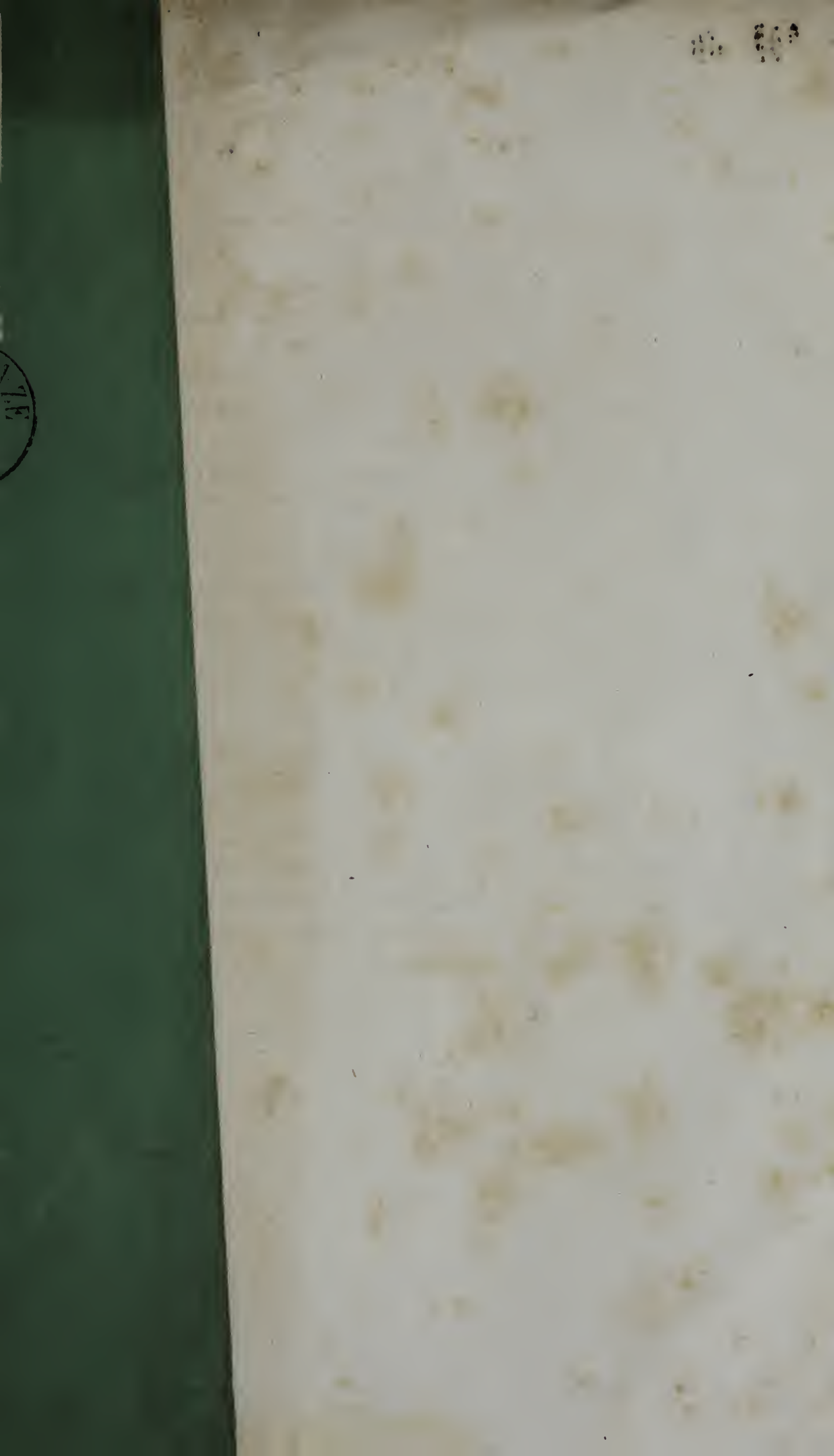
Chapeau bas! monsieur le plaisant, devant ce vieux fragment de grandeur déchue! le spectre livide et décharné que vous avez sous les yeux était autrefois une déesse enchanteresse de l'Olympe dramatique. — Cette robe modeste et d'une étoffe passée était autrefois un manteau d'hermine!... Ce front ridé avait autrefois une guirlande de roses... et de cheveux!

Qui lui aurait prédit cela alors qu'elle était heureuse et adorée!

Chapeau bas! monsieur le plaisant, devant celle qui inonda jadis de ses plus voluptueuses caresses feu monsieur votre grand-père!...

Ouf!.. mon livre est terminé!... de chapitre en chapitre me voici au but, et je me tiens, — par cela même, — un des hommes les plus satisfaits qui soient au monde; — puissiez-vous en dire autant, ô lecteurs, vous qui arrivez avec moi au terme du voyage.

FIN.



EN VENTE CHEZ LE MÊME ÉDITEUR.

LE BARON FRÉDÉRIC DE REIFFENBERG FILS.

JUVENILIA, poésies, 1 vol. in-8°, Bruxelles, 1848.

CHARLOTTE CORDAY, poésies, 1 vol. in-8°, Bruxelles, 1849.

DE BRUXELLES A OSTENDE ou les *Trains de plaisir*, actualité-vaudeville en trois actes, en collaboration (représenté), 1850.

PECHES DE JEUNESSE, poésies, 1 vol. in-8°, Bruxelles, 1851.

UN MONSIEUR QUI A PEUR, vaudeville en un acte, en collaboration, 1 vol. in-12 (représenté) 1851.

PROMENADE AU SALON, 1 vol. in-8°, Bruxelles, 1851.

LES DRAMES DU FOYER, 1 vol. format Charpentier, en collaboration, Paris, 1853.

GUILLAUME LE TACITURNE, poëme, 1 vol. in-8°, Paris, 1854.

LE TESTAMENT DU CZAR, drame en cinq actes, en collaboration avec M. Marenge, 1 vol. in-12, Bruxelles, 1854.

DE LA LUMIERE S'IL VOUS PLAIT, folie-vaudeville en un acte, en collaboration avec M. James Desportes, 1 vol. in-12 (représenté), Bruxelles et Rouen, 1854.

LE DERNIER DES GNOMES, légende, 1 vol. in-8°, Paris, 1855.

A PROPOS DE BOTTES, 1 vol. grand in-18, en collaboration avec M. Paul Auguez, Paris, 1855.

ENTRE DEUX CIGARES, un vol. in-18, en collaboration avec M. Eugène Berthoud, Paris, 1855.

AU CHATEAU DE MALE, 1 vol. in-18, par le colonel baron de Peellaert, précédé d'une préface par le baron Frédéric de Reiffenberg fils.

PAUL AUGUEZ.

MODERNE ET ROCOCO, 1 vol. format diamant, Paris, 1855.

PARFUMS ET CAPRICES, poésies, 1 vol. in-8°, Paris, 1854.

APPEL AUX AMIS DE L'HUMANITE, 1 brochure in-8°, Paris, 1854.

MIROIR DES CŒURS, 1 vol. in-18, Paris, 1855.

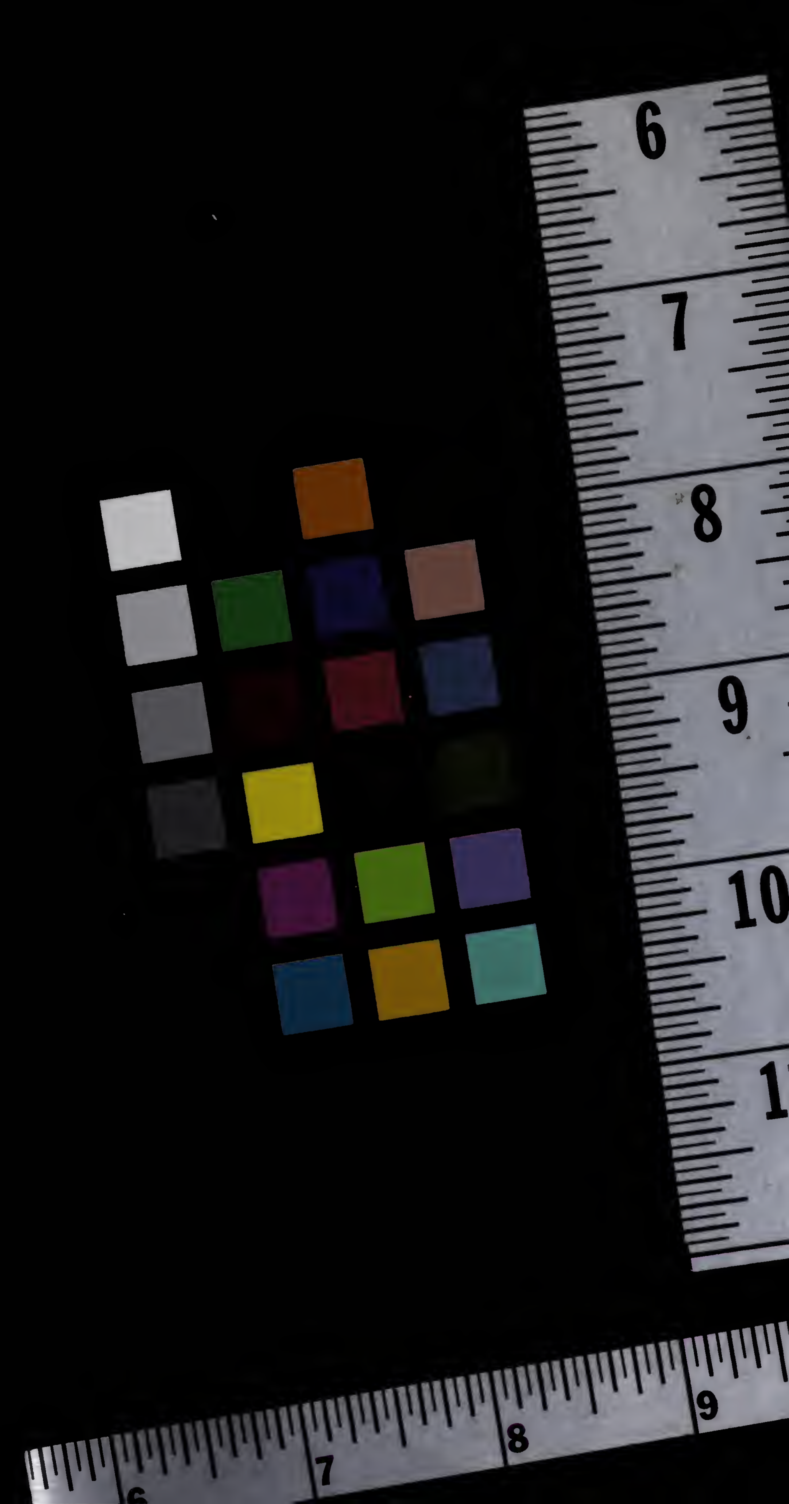
SOUS PRESSE :

LE POËME DES NASSAU, 1 vol. in-18, par le baron Frederic de Reiffenberg fils.

LE PACTE DE MINUIT, roman en 1 vol. par le baron Frédéric de Reiffenberg fils et Alexis Martin.

LES MARCHANDES DE PLAISIR, par Paul Auguez, précédé d'une préface par le baron Frédéric de Reiffenberg fils.

PARIS. — Typographie d'AD. DELCAMBRE ET COMP., 15, rue Breda.



EN VENTE CHEZ LE MÊME ÉDITEUR.

LE BARON FRÉDÉRIC DE REIFFENBERG FILS.

JUVENILIA, poésies, 1 vol. in-8°, Bruxelles, [illegible].
CHARLOTTE CORDAY, poésies, 1 vol. in-8°, Bruxelles, [illegible].
DE BRUXELLES A OSTENDE ou les *Trains de plaisir*, [illegible] vaudeville en trois actes, en collaboration (représenté), [illegible].
PECHES DE JEUNESSE, poésies, 1 vol. in-8°, Bruxelles, [illegible].
UN MONSIEUR QUI A PEUR, vaudeville en un acte, en collaboration, 1 vol. in-12 (représenté) 1851.
PROMENADE AU SALON, 1 vol. in-8°, Bruxelles, [illegible].
LES DRAMES DU FOYER, 1 vol. format Charpentier, en collaboration, Paris, 1853.
GUILLAUME LE TACITURNE, poëme, 1 vol. in-8°, Paris, [illegible].
LE TESTAMENT DU CZAR, drame en cinq actes, en collaboration avec M. Marange, 1 vol. in-12, Bruxelles, 1854.
DE LA LUMIERE S'IL VOUS PLAIT, folie-vaudeville en un acte, en collaboration avec M. James Desparres, 1 vol. in-12 (représenté), Bruxelles et Rouen, 1854.
LE DERNIER DES GNOMES, légende, 1 vol. in-8°, Paris, [illegible].
A PROPOS DE BOTTES, 1 vol. grand in-18, en collaboration avec M. Paul Auguez, Paris, 1855.
ENTRE DEUX CIGARES, un vol. in-18, en collaboration avec M. Eugène Berthaud, Paris, 1855.

AU CHATEAU DE MALE, 1 vol. in-18, par le colonel baron de Peellaert, précédé d'une préface par le baron Frédéric de Reiffenberg fils.

PAUL AUGUEZ

MODERNE ET ROCOCO, 1 vol. format diamant, Paris, [illegible].
PARFUMS ET CAPRICES, poésies, 1 vol. in-8°, Paris, [illegible].
APPEL AUX AMIS DE L'HUMANITÉ, 1 brochure in-8°, Paris, 1854.
MIROIR DES CŒURS, 1 vol. in-18, Paris, 1855.

SOUS PRESSE :

LE POËME DES NASSAU, 1 vol. in-18, par le baron Frédéric de Reiffenberg fils.
LE PACTE DE MINUIT, roman en 1 vol. par le baron Frédéric de Reiffenberg fils et Alexis Martin.
LES MARCHANDES DE PLAISIR, par Paul Auguez, précédé d'une préface par le baron Frédéric de Reiffenberg fils.

PARIS. — Typographie d'Ad. Delcambre et Comp., [illegible].